ATHABASKA

Rapport sur la Mission St-Bernard

(Petit Lac des Esclaves)

par le R. P. Falher, O. M. I.

Vers l'an 1840, le premier missionnaire du Petit Lac des Esclaves fut un ministre protestant. Les pauvres Canadiens engagés dans le service de la Compagnie de la Baie d'Hudson s'adressèrent tous au ministre soit pour leurs mariages soit pour le baptême de leurs enfants. Un seul homme cependant fit exception. M. Bellerose, Canadien mieux instruit que ses compagnons sur la religion catholique. Il avait toujours confiance qu'il verrait bientôt un ministre de la vraie religion. Jamais le ministre protestant ne put le décider à venir à ses prêches. Quelques années plus tard, un prêtre canadien, M. Bourrassa, se présentait au Petit Lac des Esclaves quelques heures après l'arrivée d'un ministre protestant. Tous les braves Canadiens qui, malgré eux pour ainsi dire, s'étaient empressés auprès de celui-ci, en voyant arriver si heureusement un prêtre catholique et un compatriote l'abandonnèrent immédiatement pour entourer M. Bourrassa.

Depuis ce temps, les ministres protestants ne reparurent plus. Le R. P. Lacombe avec le R. P. Rémas firent plusieurs apparitions au Petit Lac des Esclaves, et y entretinrent le feu sacré, en attendant que ces Canadiens et ces métis canadiens eussent le bonheur de posséder un missionnaire à résidence au milieu d'eux.

En 1870, le R. P. Lacombe vint au Petit Lac des Esclaves, régla définitivement l'emplacement de la Mission et, l'année suivante, ou deux ans après selon la date du Registre des Baptêmes, le R. P. Remas partait du Lac La Biche pour s'installer à la mission de St-Bernard. Il y resta trois ans, mais sa santé ne lui permettant pas un plus long séjour, il revint au Lac La Biche, et fut remplacé par les Pères Dupin et Bourgine et M. Ladret, qui s'y rendirent de St-Albert.

Par suite de difficultés spéciales au pays, Nosseigneurs Grandin et Faraud conclurent un arrangement, qui tout en laissant la mission St-Bernard dans le diocèse de St-Albert, la faisait dépendre au temporel de Mgr Faraud. Le R. P. Bourgine et un Frère de l'Alberta s'en retournaient à St-Albert, et les R. Pères Dupin et Le Serrec, du diocèse de Mgr Faraud, demeuraient pour s'occuper de l'instruction et de la conversion des nombreuses familles du Petit Lac des Esclaves, du lac Poisson-Blanc, lac d'Ours, lac la ~~Trinité~~ Truite, etc. (*Historique de St-Bernard,* par le R. P. Dupin, *O. M. I.*).

Le champ d'action s'ouvrait tout grand au zèle des missionnaires. Il s'étendait du 113e degré de longitude jusqu'au 117e, et du 55e de latitude au 58e, dans un pays où les moyens de locomotion étaient des plus rudimentaires : en été, le canot d'écorce ou le bâton de voyageur; en hiver, les raquettes aux pieds à la suite de la traîne à chiens. Non sans raison, on a comparé la vie du missionnaire à celle du bohême, mais c'est le bohême du bon Dieu. Il est vrai que dans cet immense pays il y a relativement peu de monde : quelques sauvages Cris et quelques Métis. Quels furent les premiers habitants du lac des Esclaves et des environs ? Aucune tradition ne l'indique. Il est un fait avéré c'est que la tribu des Castors, établie depuis de longues années sur les bords de la Rivière La Paix, avait étendu ses terres de chasse jusque sur le lac des Esclaves. Pressés sans doute par les incursions, puis

par les immigrations des sauvages Cris qui arrivaient de l'Est ou de la Prairie, les Castors se retirèrent, et les Cris appelèrent le lac, lac des Etrangers. Ils s'établirent par familles peu nombreuses çà et là autour des lacs, vivant de pêche et de chasse. Les engagés de la Compagnie de la baie d'Hudson, Canadiens, Irlandais, Ecossais, Iroquois s'alliant avec les sauvages formèrent la population des Métis...

Quand on décida d'établir une résidence au Petit Lac des Esclaves, on jeta les yeux sur la Pointe de Chat : sur les bords du grand lac, il serait facile, il est vrai, de se procurer du poisson, mais on se trouverait bien loin du Fort, trop loin des chrétiens qui étaient alors en grande partie des engagés de la Compagnie. Cette dernière considération prévalut et le R. P. Lacombe choisit un terrain entre la Pointe de Roche et le Fort sur une hauteur dominant le pays. Le site était magnifique, déjà on avait commencé à bâtir la chapelle, quand la difficulté de se procurer l'eau qu'il faudrait aller chercher à une grande distance à travers des marais fangeux, surtout au printemps, décida le R. P. Remas à acheter le terrain occupé par Pierre Chalifoux et son beau-frère François Cartier. Il y avait là deux huttes toutes petites, couvertes en écorce, qui furent l'église et le presbytère de la nouvelle Mission St-Bernard...

Si étroit que fût ce logement, les Pères trouvèrent le moyen d'en faire un hôpital : la cuisine servait de réfectoire et de dortoir pour les malades. On y avait recueilli une vieille femme sans nez et un vieux tout couvert d'ulcères purulents, qui exhalaient une odeur infecte. Mgr Clut, en visite pastorale à St-Bernard, craignant pour la santé de ses prêtres, leur défendit de manger dans cet appartement. « Et pourtant, disait encore dernièrement un des Pères, l'appétit ne manquait pas alors, un gros poisson blanc suffisait à peine pour le repas d'un de nous. » La charité n'a pas d'odorat.

Nous lisons dans le Registre des Sépultures : « Le 14 novembre 1883, nous, prêtre soussigné, avons inhumé le corps de Jean-Baptiste Andrews, âgé d'environ 70 ans : signé Le Serrec. » Et le R. P. Dupin ajoute : « Ce bon vieux était à la mission depuis 1875, malade d'une tumeur cancéreuse ; il était toujours couché sur le même côté ; il est mort, il nous a toujours extrêmement édifiés par sa patience et sa soumission à la très sainte volonté de Dieu ; c'était un autre Job. *R. I. P.*

Ils étaient charitables nos aînés. On en parle encore aux veillées du soir. Dans leur petite maison. Il n'y avait qu'une chambrette, nous racontait Mgr Clut, et quand j'arrivai, on me la céda avec joie, tandis qu'un Père s'en allait, nouvel Alexis, coucher sous l'escalier, et que son compagnon prenait sa couverture et montait au grenier pour y passer la nuit. »

Ils étaient bien pauvres aussi, nos chers devanciers. On raconte que M. Trail, alors bourgeois du Fort, invitait chaque semaine, le samedi, les missionnaires à prendre le dîner avec lui, « afin, disait-il, que les Pères puissent au moins faire un bon repas par semaine. » C'est qu'en ces jours héroïques on n'avait pas grand'chose à la mission. L'allocation accordée pour une année était bien minime ; deux sacs de farine, un peu de lard, quelques livres de thé, quelques cotonnades, et encore gardait-on cela bien précieusement pour faire les voyages et exécuter les travaux de la mission. On vivait de poisson du lac, on cultivait des patates dans le champ, et pour avoir la bonne fortune de manger un orignal il fallait aller le chercher bien loin, jusqu'au lac Esturgeon.

Ce dénuement n'empêchait pas les missionnaires de se livrer avec ardeur à l'évangélisation du pays. Le P. Rémas s'est surtout appliqué à faire le catéchisme et a formé ainsi une belle et bonne génération. On trouve encore des vieillards qui, sans savoir beaucoup de français, récitent cependant leurs prières dans cette langue accentuée à la

métisse « Notle Pêle... Je vous salue Malie... Je Clois en Dieu... »

Le catéchisme se faisait en été à l'ombre de grands arbres, derrière le Fort ou près de la Mission; parfois aussi les enfants se réunissaient dans la plus grande tente, où le Père venait les instruire. Il fallait répéter mot à mot ce que disait le professeur. Gare à celui qui avait la prétention de mieux parler Cris que lui; gare à celui qui avait le don de synonymiser! pour celui-ci comme pour celui-là il y avait une verge et la main qui la tenait ne savait pas la ménager.

Le R. P. Dupin continua avec succès l'œuvre des catéchismes du R. P. Rémas. On parle encore du caractère joyeux, plein d'entrain du Révérend Père, mais on n'oublie pas non plus son inexorable sévérité envers le malheureux qui cause ou s'amuse pendant la classe.

Lors de l'arrivée du missionnaire, les sauvages infidèles ont tous brûlé leurs médecines mauvaises, leurs fétiches. Ils se prêtèrent avec docilité, même avec empressement, à ses instructions. Peu à peu l'ignorance se dissipa... la foi resplendit... le bonheur, la paix régnèrent dans les cœurs : « *Pax hominibus bonæ voluntatis.* » Il y eut bientôt à St-Bernard un bon noyau de fidèles très dévoués aux missionnaires... bon nombre se firent apôtres dans leurs familles, firent connaître au loin, dans leurs voyages, le prêtre et la religion du bon Dieu. Des lacs environnants on commença d'appeler l'homme de la prière.

Cependant en 1877, le P. Bourgine malade est forcé de quitter la place. Mgr Faraud, vicaire apostolique d'Athabaska Mackenzie, envoie au secours du R. P. Dupin, resté seul, un jeune prêtre qu'il vient d'ordonner au lac la Biche, le R. P. Leserrec, missionnaire modeste mais puissant en œuvres.

En 1878, le R. P. Dupin nous annonce par une note jetée dans le registre des baptêmes que l'on commence les travaux pour la construction d'une petite chapelle de

30 pieds sur 20. On voulut faire beau, aussi beau que possible dans un pays comme celui-ci. Le 3 octobre 1880, la nouvelle chapelle fut livrée au culte. Elle était l'œuvre de tout le monde, car tous les fidèles avaient tenu à aider, d'une façon ou d'une autre, à élever et à orner la maison de la prière. Le clocher à jour, tout comme à St-Pol de Léon, était dû à Daniel Fergusson.

En 1881, Mgr Clut qui a quitté Athabaska pour remonter la rivière La Paix jusqu'au Dunvegan, laisse cette mission et vient passer une partie de l'hiver avec les missionnaires de St-Bernard. C'est tout un événement pour le pays, un évêque ! ! Ils sont peu nombreux ici les sauvages ou métis qui ont vu un « grand homme de la prière ». (On sait qu'en raison des circonstances extraordinaires où nous nous trouvons et en vertu des pouvoirs qui lui ont été accordés, le missionnaire administre parfois le sacrement de Confirmation.)

Le 8 décembre, Monseigneur donnait la Confirmation à une cinquantaine de personnes; le 18 du même mois, nouvelle confirmation. A Noël, nombre de chrétiens qui, pour une cause ou une autre, n'avaient pu participer aux fêtes des 8 et 18 décembre, obtenaient de les voir renouveler pour eux. Mgr Clut, c'est l'apôtre, qui missionne. Il lui faut des voyages... Pendant son passage à St-Bernard, nous le trouvons sur le lac des Esclaves, instruisant, baptisant toute une famille de sauvages. Cher vieux Isidore, comme il était fier de nous parler de son parrain le Grand Priant : « Moi, vois-tu, Dieu me bénit. C'est le grand homme de la prière, mon parrain, qui m'a baptisé, marié et confirmé et c'est de sa main que j'ai reçu la première fois le Pain divin. »

Monseigneur fait deux voyages consécutifs au lac Poisson Blanc. Métis et sauvages étaient alors dans les meilleures dispositions... Nombreuses furent les conversions. Monseigneur y donna la Confirmation à quelques hommes le 12 mars 1882. Dans la suite, souvent, le digne

Evêque nous parla des consolations nombreuses qu'il éprouva à St-Benoit, Poisson Blanc ! Hélas ! pauvre Poisson Blanc ! comme il est déchu ! on est tenté de pleurer sur ses ruines, car l'homme ennemi a passé par là.

Avant de quitter St-Bernard pour retourner dans le Nord, Monseigneur donne une dernière fois la Confirmation. En partant, il ne prévoyait pas qu'il reviendrait y fixer sa demeure et y creuser sa tombe.

La visite de l'Evêque encouragea les missionnaires, fortifia les chrétiens dans la foi et prépara la voie à la conversion des infidèles.

Le R. P. Leserrec s'occupe du lac des Esclaves et du temporel de la mission. C'est un pionnier. « On ne l'a jamais vu oisif. » Il pourrait chanter avec les paysans de Botrel :

> Dame oui ! la tâche est malaisée,
> Dans nos guérets profonds et gras,
> Nous allons trébuchant front bas,
> Pieds lourds et l'échine brisée,

sans toutefois ajouter avec son compatriote,

> Mais nous en goûtons mieux le soir
> Nos bonnes crêpes de blé noir...

car à St-Bernard dans ce temps, crêpes de blé noir sont aussi inconnues que morceau de pain blanc ou noir.

Le R. P. Dupin court, va et vient chez les sauvages des lacs environnants. Il attaque enfin le lac Esturgeon. Les gens sont tous infidèles ou vivent comme des infidèles ; ils ne veulent point entendre parler de religion, ils ont leurs dieux à eux, ceux de leurs pères, et c'est assez. Le missionnaire, à force de douceur, de patience et de charité, les oblige à écouter sa parole, mais il faudrait renoncer à la jonglerie, à la médecine, à la polygamie, et ils refusent d'être chrétiens à ce prix. Le missionnaire ne se décourage pas, ce n'est pas l'heure de Dieu, il attendra. Chaque année il continue d'aller visiter ces gens et les instruire ;

parfois il a la consolation d'en baptiser quelques-uns, mais en 1888, en son dernier voyage au lac Esturgeon, les fatigues, les luttes contre la mauvaise volonté, les mauvais temps, neige et froid, tempête et pluie, furent enfin couronnées d'un plein succès. Jésus avait encore vaincu et il régnait désormais au lac Esturgeon. Cette mission que Mgr Grouard a appelée St-François-Xavier, est redevable de la foi à Dieu d'abord et au R. P. Dupin ensuite. Nous n'avons fait que continuer modestement l'œuvre du R. P. Dupin. Il a semé dans les larmes, les sueurs, le froid et la faim, nous, nous avons moissonné dans la joie.

Mgr Clut a conseillé aux missionnaires de bâtir une maison d'habitation plus grande, plus confortable. « Vous avez d'abord pensé à loger Jésus, c'est très bien, pensez à vous maintenant. » Un brave Canadien, Charlette Dumas, engagé à la Compagnie, vient chaque soir, sa journée terminée, monter le carré de la nouvelle maison. Désormais on aura chacun sa cellule, il y aura une petite chapelle intérieure, on couchera donc sous le même toit que Celui pour lequel on se dévoue corps et âme; — pour goûter pleinement ce bonheur, il faut avoir été missionnaire parmi les sauvages; — on aura une cuisine avec réfectoire séparé, et même on aura une chambrette, qui servira à un frère quand on pourra en obtenir. La maison se bâtit lentement... ; enfin elle est terminée, magnifique pour le pays... on s'est payé le luxe de la couvrir en bardeaux.

Avril 1885. R. P. Leserrec reçoit son obédience, il quitte St-Bernard pour le Dunvegan. Toute la population est désolée. Le cher Père avait fait le bien dans l'ombre avec un dévouement au-dessus de tout éloge. Le R. P. Desmarais vient du Dunvegan pour le remplacer, il amenait avec lui le frère Bihan.

La mission va prendre une nouvelle direction, l'œuvre des catéchismes reçoit son complément. Jeune, plein d'ardeur, entreprenant et dévoué, le R. P. Desmarais a vite

compris que l'éducation des enfants exige des soins assidus, journaliers. Il demande à Mgr Faraud l'autorisation d'ouvrir une école... puisqu'il le faut il se fera instituteur. L'autorisation est obtenue, l'ouverture de l'école doit avoir lieu en septembre 1886 ; déjà nombre d'enfants sont inscrits, quand arrive M. Holmes, ministre protestant, maître d'école.

Le cher P. Dupin qui, dans son historique de Saint-Bernard, notait, avec une certaine fierté, que les ministres protestants ne reparurent plus au Lac des Esclaves depuis 1871, eut la douleur de voir débarquer au pied de la mission le fameux M. Holmes, aujourd'hui évêque de Mosoonim (Alta). C'est lui-même qui nous en instruit par une note jetée à la hâte dans le registre de baptêmes. L'arrivée du ministre coïncide avec une maladie terrible qui décima la population. En quelques semaines, on fit jusqu'à 86 enterrements, parfois cinq ou six le même jour. Comme on n'avait pas de planches pour faire les cercueils, on jetait ainsi les cadavres dans une fosse commune ; pour les enfants on faisait des cercueils avec les boites dans lesquelles on avait reçu des marchandises et même, dans une même boite quelquefois, on enfermait plusieurs cadavres. Ce fut l'année douloureuse.

Le nouvel arrivé, M. Holmes, est un fanatique. Son audace n'a d'égale que son ambition, il vient jusque chez les missionnaires pour les convertir : « Dans deux ou trois ans, leur disait-il, j'aurai changé la face du Lac des Esclaves. » Il parle assez bien le Cris, n'est pas sans intelligence, quoiqu'en somme il n'ait fait que copier en tout Saint-Bernard, et sait cacher beaucoup d'astuce sous le manteau de la générosité. Tous les moyens sont bons pour lui, par-dessus tout l'argent, car acheter, dit-il, c'est convaincre. Il va abaisser le caractère du sauvage. C'est au point qu'en 1899, lors du traité passé entre le gouvernement et les sauvages du Lac des Esclaves, le R. P. Lacombe refusait de toucher la main que lui tendait le ministre en

disant : « Je ne salue jamais quelqu'un d'assez lâche pour acheter une âme à prix d'argent. » Avantage très appréciable alors surtout, dans le pays, M. Holmes est soutenu par toute la gent de la Compagnie et par tout l'élément officiel anglais; on alla même jusqu'à lui prêter une maison du Fort.

Les missionnaires n'ont que leur zèle, l'amour de Dieu et des âmes. La lutte s'engage, ardente, acharnée, quotidienne. On se dispute les âmes, on s'arrache les enfants. Il y eut quelques rares défections. La victoire resta à Dieu, et M. Holmes, meurtri, non découragé, va recommencer la bataille dans un petit village établi sur la Rivière de Cœur, à cinq milles de Saint-Bernard. Le P. Desmarais décide, avec l'autorisation de Mgr Faraud, de poursuivre le loup ravisseur jusque dans son repaire : on ouvrira une école dans le village.

1888. Un frère est envoyé par Mgr Faraud au secours de ses missionnaires : c'est le F. Ryan, un vieux missionnaire de la Colombie anglaise : il prend charge de l'école. Cependant, le P. Desmarais achète à la porte de la mission anglaise un terrain du vieux Paul. « Ne vends pas, disait le ministre au sauvage, les Anglais vont arriver dans le pays, ils couvriront d'or ta propriété pour te payer. » Malgré les artifices inimaginables de son adversaire déloyal, malgré l'avarice du sauvage, le Père s'en tint au contrat passé et signé, fit équarrir le bois pour l'école qu'il veut faire bâtir, amena lui-même ce bois dans l'eau glacée; rien ne saurait l'arrêter : quand il veut, il veut bien.

1889. Le R. P. Dupin reçoit son obédience et part en mai pour le Vermillon. Il laisse le P. Desmarais en charge de la mission. Je comprends les larmes des chrétiens en apprenant son départ : c'était un des fondateurs de Saint-Bernard qui s'en allait; il avait été le bon pasteur courant après les brebis perdues, soutenant les faibles, consolant les affligés, assistant les malheureux et convertissant les infidèles. Pâques est son jour de prédilection, il est heureux quand

son église est pleine de monde en ce grand jour. Les communions nombreuses, les premières communions sont la note d'une bonne année. *Transiit benefaciendo* : que le bon Dieu le récompense du bien immense qu'il a fait dans cette mission.

Jusqu'en 1889, la mission de Saint-Bernard faisait partie du diocèse de Saint-Albert. Pour en faciliter la desserte, Mgr Faraud avait bien voulu s'en charger au nom du vicariat d'Athabaska. Au concile de Saint-Boniface (août 1889), les évêques de la province émirent le vœu que Saint-Bernard et ses missions environnantes fussent détachées de Saint-Albert pour être rattachées au vicariat d'Athabaska-Mackensie. Rome ratifia ce vœu, en 1891.

Le 2 août 1889, le R. P. Collignon débarquait à Saint-Bernard, il arrivait du Lac la Biche où, pendant 17 ans, il avait été grand vicaire de Mgr Faraud et économe vicarial d'Athabaska-Mackensie. Il venait avec le titre de supérieur de Saint-Bernard et du district de la rivière La Paix : il remplaçait ainsi pour cette partie du vicariat Mgr Faraud, qui, pour raison de santé, se retirait à Saint-Boniface. Le Révérend Père avait une renommée bien méritée de sagesse et de discrétion, de douceur et de patience ; le chef sauvage disait en le saluant : « Nous venons à toi, car Dieu t'a donné la sagesse et la bonté. » Habitué au maniement des affaires, le Révérend Père a vite jugé la situation, il va aider et compléter le P. Desmarais.

A Saint-Bernard, le P. Desmarais a commencé une maison d'école, on va continuer la bâtisse et en faire une maison d'habitation pour les missionnaires. Fr. Nemoz, que Mgr Grandin a prêté à la mission pour un an, est chargé de cette entreprise.

A la Rivière de Cœur, on n'ouvrira pas seulement une maison d'école, on y établira une succursale de St-Bernard, avec un missionnaire résidant pour combattre et arrêter le mal que cause aux âmes le révérend ministre. Cette petite mission prendra, en 1896, le nom de Saint-Antoine, en

l'honneur du R. P. Antoine, visiteur. Le bon frère Ryan continuera son école. Et comme depuis deux ans déjà le P. Desmarais a obtenu des allocations pour une école métisse et une école sauvage, on va s'efforcer de recevoir des orphelins. Rose Delma Hesselin, une bonne vieille fille canadienne qui, depuis de longues années, s'est donnée aux missions, et que le R. P. Collignon a amenée du Lac la Biche, prendra soin des enfants avec tout le dévouement dont elle est capable. Une orpheline de ce pays, Bella, élevée chez les sœurs Grises au Lac la Biche, touchera l'harmonium qu'on vient de recevoir et qui est un don de Mgr Clut.

La mission est ainsi constituée : R. P. Collignon, supérieur ; P. Desmarais, économe ; frère Ryan, maître d'école ; frère Nemoz, frère Bihan, et un jeune Père qui étudie la langue Crise. Le 7 décembre 1889, on bénit la nouvelle maison. Chacun y fixe sa demeure : « Sanctifiez cette maison afin qu'elle vous sanctifie. » Le R. P. Collignon est surtout un homme intérieur que dévore le zèle des âmes. En janvier, il réunit les missionnaires. P. Leserrec répond à l'appel avec un de ses frères du Dunvegan, tandis que le P. Husson accourt de Saint-Augustin à la voix de son ami. Le Père supérieur prêche la retraite autant par l'exemple que par ses paroles : ce fut la première retraite générale prêchée dans cette partie du vicariat.

Immédiatement après la retraite, le P. Desmarais part donner la mission au lac Esturgeon. Il arrive trop tard, presque tous les sauvages ont levé le camp. Si le loup sort du bois quand il a faim, le sauvage y rentre au contraire.

Le R. P. Collignon inaugure les exercices du carême, les gens s'empressent d'assister régulièrement à ses instructions de tous les soirs que le Père donne avec cette simplicité et cette sainteté qui charment et qui convertissent.

Le 25 mars 1890, le P. Husson pose les fondements de la mission Saint-Antoine. Le cher P. Husson, au dévouement aussi grand que son cœur, ne sait rien refuser à un ami

pour l'honneur de la religion. Aidé du frère Némoz et du frère Bihan, la hache à la main du matin au soir, il bûche, il cogne, les maisons s'élèvent. Le 27 avril, l'ouvrage est assez avancé pour lui permettre de partir, et il s'en va en compagnie du R. P. Collignon ; ils vont au fort St-John, établir, au milieu des Castors, une nouvelle mission : St-John-Pierre.

Cependant Saint-Antoine est à peu près terminé quand, le 24 juin, frère Némoz prend le bateau pour retourner à Saint-Albert. Merci au bon frère de son dévouement sans bornes et aussi des bons exemples qu'il a donnés à la communauté. Le même jour, le R. P. Collignon revenait de son excursion à la rivière La Paix ; l'eau était trop haute et les courants trop forts, il avait dû rebrousser chemin. En août, le R. P. recommence son voyage en compagnie du P. Husson. Les souffrances qu'il endura furent si grandes qu'il revint épuisé, mais il avait bâti la mission et avait accompli les ordres de Mgr Faraud.

2 septembre. Départ du P. Brunet pour Dunvegan. Il a passé quelques jours à Saint-Bernard pour s'y reposer et nous parler de nos frères du Canada. Les docteurs d'Ottawa se demandent si le jeune Père, qui est frappé à mort par la terrible consomption, ne pourrait pas reprendre à la vie dans un pays si enchanteur que la rivière La Paix, et ils l'envoyèrent là-bas. On meurt partout, et, au commencement d'octobre, le cher Père a rendu sa belle âme à Dieu, heureux de mourir missionnaire : « L'obéissance m'amène ici pour mourir et je meurs, que Dieu soit béni. »

En octobre, le P. Desmarais commence l'œuvre des missions, il part pour le Poisson Blanc. Il y achète la maison d'un sauvage ; ce sera un pied-à-terre pour le missionnaire : « Les sauvages sont bien indifférents, et puis, qu'ils sont donc quémandeurs ! » Le Père obtient et amène quelques enfants pour son école.

On annonce la mort de Mgr Faraud : le R. P. Collignon en est tout abattu. Il se retire dans sa chambre pour pleurer

son Père et son ami. La nouvelle se répand dans toute la mission. Un évêque est mort! comme si un évêque ne devait pas mourir. Au service solennel, peu de monde; les gens font la pêche sur le lac, ils amassent leurs provisions pour l'hiver.

Novembre. Ouverture de la mission Saint-Antoine. Le Révérend Père Supérieur va lui-même donner la première impulsion à cette nouvelle mission, il est accompagné du frère Ryan, qui fera la classe, et du P. Falher; pendant ce temps, le P. Desmarais reprend la férule de maître d'école à Saint-Bernard. Les débuts de Saint-Antoine furent pénibles, mais Dieu se plaît à prêter une oreille attentive à la prière de l'humble, et combien priait-il, notre cher Père Collignon! Peu à peu, les ignorants seront instruits, les pauvres soulagés, visités, les faibles raffermis dans la foi, l'église se trouvera trop petite et l'école se remplira d'enfants.

Décembre. Le R. P. Collignon décide d'ouvrir une mission à l'extrémité est du Lac des Esclaves : ce sera Saint-Joachim. Il envoie un Père y passer les fêtes de Noël.

Dès le lendemain du jour de l'an 1891, le P. Desmarais prend sa traîne à chiens et part pour le lac Esturgeon. Il achète une maison et un beau terrain : c'est la mission Saint-François-Xavier. Il travaille à rendre cette maison plus convenable et plus confortable, car elle doit servir longtemps d'église et de presbytère. Si tout est pauvre à Saint-François, du moins le missionnaire a la consolation d'y trouver des chrétiens doux, simples et pleins de foi : qu'importe la souffrance quand on sauve des âmes! « Il reste encore 7 adultes infidèles au lac Esturgeon », écrivait en janvier 1889 le R. P. Dupin. Aujourd'hui, ils ne sont plus que deux, et encore ont-ils quitté le pays, un vieillard et sa femme, sorcier et sorcière, qui voudraient bien recevoir le saint baptême mais ne pas renoncer à la sorcellerie. L'heure de Dieu n'a pas encore sonné pour eux.

Février 1891. A peine de retour du lac Esturgeon, le P. Desmarais reçoit ordre de chausser ses raquettes et

d'aller visiter les lacs La Truite et Wabaska, immense pays que n'a pas encore foulé le pied du missionnaire. Elles sont relativement nombreuses les familles qui y habitent, disséminées çà et là, sans demeure stable, vivant, sous la tente, de chasse et de pêche. Pauvres gens! beaucoup n'ont jamais vu le prêtre et l'appellent de tous leurs vœux ; d'autres, au contraire, sont effrayés à la pensée de se trouver en la présence de l'homme de la prière, et ils s'enfoncent plus avant dans le bois : ils ne veulent pas renoncer à la manière de prier de leurs pères ; plusieurs, surtout au Wabaska, ont vu la robe noire au lac La Biche, et sont baptisés ; mais loin de la maison de la prière, sans personne pour les guider, ils vivent plus ou moins comme les infidèles qui les entourent, et leurs enfants ne sont pas baptisés. Au lac La Truite, le Père fait 32 baptêmes et 6 mariages. Il a à peine le temps d'instruire ses néophytes, Holmes, le ministre protestant, l'a déjà devancé au Wabaska, et malheureusement il a réussi à tromper quelques Indiens qui formeront l'église anglicane du Wabaska. Dieu cependant s'est réservé quelques belles âmes ; le Père fait 37 baptêmes et 3 mariages, et pose ainsi la première pierre de la mission qu'on va appeler Saint-Martin.

L'école de St-Bernard prospère, les élèves sont nombreux, tandis que St-Antoine, sa petite sœur, commence à sortir timidement de ses langes ; les enfants quittent un à un l'école du Révérend pour venir chez le Père.

Le courrier d'hiver apporte une nouvelle qui réjouit le cœur de tous les missionnaires : le R. P. Grouard est choisi pour remplacer Mgr Faraud ; il sera sacré à St-Boniface l'été prochain. « Nous ne sommes plus orphelins. »

Au printemps (1891), le R. P. Collignon descend avec le R. P. Husson à Athabaska-Landing. Jusqu'à l'an dernier, les missionnaires qui sortaient du pays passaient par le lac La Biche, résidence de l'évêque, et gagnaient Winnipeg à travers les prairies, voyage long et onéreux. Ceux qui rentraient dans le pays faisaient le même voyage en sens

inverse. Les marchandises destinées au Nord suivaient d'ailleurs la même route. Désormais, le chemin de fer venant jusqu'à Calgari, les missionnaires, ainsi que leurs marchandises, suivront cette ligne ; de Calgary ils gagneront Edmonton, et d'Edmonton, Athabaska-Landing : ce sera plus expéditif et moins coûteux.

Mais il faut au Landing une maison pour les missionnaires et un hangar pour les marchandises ; le P. Husson, qui est toujours à la peine et est heureux de ne pas se ménager, sera encore l'architecte et le bâtisseur de ces nouvelles constructions. Il est déjà à l'œuvre quand arrive du lac Athabaska Mgr Grouard. Sa Grandeur amène le R. P. Collignon à St-Boniface pour assister à son sacre. Monseigneur est effrayé de l'état de santé de ce cher Père. Il voudrait, coûte que coûte, faire vivre celui qui, pendant de si longues années, fut son collaborateur au lac La Biche, qui est son meilleur et plus fidèle ami, et qui, dans son humilité, refusait d'être son frère dans l'épiscopat. Il envoie le Père à Banff. Le R. P. Collignon revint en automne ; il n'était plus qu'une ruine. « Mes amis, me voici de retour, disait-il dans son sermon le dimanche suivant, on m'a donné de choisir entre retourner dans ma famille en France ou revenir parmi vous. J'ai, sans hésiter un instant, choisi St-Bernard, car vous m'êtes plus chers que mes frères et mes sœurs, vous êtes mes enfants, et je viens mourir au milieu de vous pour reposer près de vous. » Hélas ! sa vie ne fut plus qu'une longue souffrance supportée patiemment et même de gaieté de cœur, et le 13 décembre le cher P. Collignon rendait paisiblement son âme à Dieu, à l'âge de quarante-six ans, entouré de ses frères en larmes. Sa mort fut un deuil général ; toute la population pleura en lui un père et un ami. « Quand je suis seul dans le bois, disait naguère encore un vieux sauvage du nom de Wabamun, les larmes coulent souvent de mes yeux à la pensée que le Père blond (c'était le nom cris du P. Collignon) nous a quittés. Il était si bon ! il nous aimait tant ! »

On fit au cher défunt des funérailles magnifiques ; toute la population y assista. Le P. Desmarais chanta le service et le P. Letreste fit l'oraison funèbre. C'était le premier prêtre qui mourait à St-Bernard ; ce fut le premier Oblat de M. I. qui reposa dans notre cimetière. Que de la tombe et du ciel il continue de nous guider ! *R. I. P.*

Sous la sage direction du R. P. Collignon, la mission St-Bernard avait fait des progrès considérables tant au spirituel qu'au temporel. Les chrétiens furent visités plus fréquemment et instruits avec méthode et suite, la vie chrétienne coula à pleins bords dans les âmes. Dieu fut plus connu et mieux servi, Marie plus aimée et plus souvent invoquée ; encore aujourd'hui, ils sont assez rares, les chrétiens qui ne disent pas leur chapelet au moins une fois par jour.

On bâtit une nouvelle mission avec dépendances, on défricha des champs nouveaux, et même près de la Rivière de Cœur on prit un vaste terrain qui dans la suite prendra le nom de ferme de St-Isidore. Puis le Rév. Père en quittant le lac La Biche a amené une berge. Cette berge est à St-Bernard, et dorénavant on fera les transports des marchandises destinées aux missions du district. Ces marchandises, que l'on amène par eau d'Athabaska-Landing jusqu'à St-Bernard, on les conduira même jusqu'à la Rivière La Paix.

Le Père avait su se concilier tous les cœurs par sa douceur, son humilité et sa grande bonté. Protestants et catholiques le vénéraient et l'aimaient. Sa mort fut une perte considérable pour la mission ; pour notre cœur à nous, elle fut irréparable.

A la mort du R. P. Collignon, le R. P. Desmarais prend la direction de la mission. Il voit le progrès réalisé, mais on peut encore mieux, et il le fera. Sa devise à lui, c'est « Excelsior ». Le R. P. Letreste, de la mission St-Charles (Dunvegan), accourt au secours de ses confrères de St-Bernard. Pendant qu'en décembre et janvier le missionnaire

visite les gens sur le lac des Esclaves et qu'il missionne au lac Esturgeon, le bon Père fait l'école à St-Antoine et instruit, tout en les édifiant, les chrétiens du village. Au commencement de février, le R. P. Desmarais est déjà au Wabaska, consolidant son œuvre de l'an dernier. Il visite aussi et affermit dans la foi ses néophytes du lac la Truite, du lac d'Ours et du lac Poisson Blanc. Le nom de Jésus commence à être connu dans ces pays d'infidèles.

A St-Bernard, l'école est l'œuvre capitale : le Frère Ryan se dépense avec un zèle admirable à l'instruction des enfants, tandis que chaque jour un Père fait le catéchisme. Aussi on confie aux missionnaires un assez grand nombre d'orphelins. Le P. Desmarais prend soin lui-même des petits garçons avec la sollicitude d'une mère ; les petites filles sont placées sous la direction de Delma. Mais le Rév. Père a beaucoup d'autres occupations ; en outre du spirituel, il a un matériel qui devient chaque jour de plus en plus considérable. Et lui, il doit, il veut voir à tout : rien comme l'œil du maître. De son côté, Rose Delma est surchargée d'ouvrage ; à elle, la cuisine, le soin de la maison des Pères, la basse-cour ; et elle est seule, ou du moins elle le sera bientôt, puisque Marie-Louise va se marier. Or, l'éducation de l'enfance demande une surveillance active et vigilante ; de plus, à l'enfance il faut l'œil, mais aussi le cœur d'une mère. Malgré toute la bonne volonté des missionnaires, malgré leur zèle et leur dévouement, à St-Bernard l'éducation des enfants est en souffrance, et partout, si on voulait, si on pouvait le faire, le nombre des enfants doublerait, triplerait bien vite. Le R. P. Desmarais reconnait le point faible de son œuvre, et même il l'avait connu avant de l'entreprendre, puisque dès 1887, lors de son voyage au lac La Biche, il suppliait Mgr Faraud de lui accorder des Sœurs pour diriger son école. Monseigneur ne l'encourageait pas beaucoup : « Cher Père, mais pour avoir des Sœurs, il faudrait en demander douze ou quinze ans à l'avance. Le R. P. Desmarais n'est

pas homme à reculer devant une difficulté. Il a dit : « J'aurai des Sœurs ». Et il en aura. Il écrit à Mgr Grouard, alors en France, lui expose la situation et il attend l'heure de Dieu.

En juin 1892, Mgr Grouard arrive à St-Bernard. Il est tout nouvel évêque et, comme tel, sa première visite dans son Vicariat est pour St-Bernard. Il amène du secours : c'est le R. P. Dupé et le cher Frère Laurent. Il encourage les missionnaires, les félicite des œuvres entreprises, donne la confirmation à St-Bernard le 26 juillet et le 10 août à St-Antoine et part pour l'extrême Nord, son pays de prédilection.

En automne, le R. P. Letreste vient encore prêter l'appui de son dévouement aux missionnaires de St-Bernard. La visite de Mgr a échauffé le zèle de ses missionnaires. Dès le commencement d'octobre, un d'eux est sur le lac des Esclaves, instruisant, catéchisant de pauvres chrétiens à moitié infidèles. En décembre et janvier, il parcourt derechef le lac des Esclaves et missionne à St-François (lac Esturgeon). Au retour de ce missionnaire, le R. P. Desmarais prend le chemin du Wabaska et des lacs environnants, voyage terrible, froid intense et continu, mais les consolations sont parfois en raison des souffrances : ni les unes ni les autres ne manquèrent au missionnaire.

Dorénavant, St-Bernard va devenir une maison de missionnaires missionnant. Le missionnaire sera le rayon du bon Dieu qui partira de St-Bernard. Eté, automne, hiver, printemps, le missionnaire est sur le chemin, à cheval, en canot ou à pied ; avec le troupier, il peut dire en toute vérité :

Qu'à pied, qu'à cheval il vogue,
Que ce soit autrement,
Rien n'égale l'agrément.

Les missions se donnent, le bien se fait, Dieu est de plus en plus connu, aimé et servi ; le nombre des élèves aug-

mente sensiblement, à Dieu seul tout honneur et toute gloire.

1894. Par le courrier de janvier, Mgr Clut annonce au R. P. Supérieur qu'il a enfin trouvé des religieuses qui consentent à prendre la direction des écoles : ce sont les Sœurs de la Providence de Montréal, *Deo gratias*. Monseigneur ajoute que lui-même viendra au printemps avec les Sœurs, car il veut désormais fixer sa résidence à St-Bernard : double *Deo gratias*. « Ne chantez pas victoire », écrivait alors Mgr Grouard. — « Non, Monseigneur, mais ensemble nous allons recombattre et, avec l'aide de Dieu, remporter des victoires. »

Le 16 juin, au soir, Monseigneur et les Sœurs de la Providence, elles étaient six, débarquaient au pied de la mission, au milieu de l'allégresse de toute la population accourue pour les saluer. Le R. P. Desmarais rayonnait. Son œuvre allait être couronnée.

R. P. FALHER, *o. m. i.*

NOUVELLES DIVERSES

LYON

Mort d'un ancien Président de la Propagation de la Foi.

Messieurs les président et secrétaire du conseil central de Lyon de l'Œuvre de la Propagation de la Foi ont fait part à Mgr Dontenwill de la mort de M. Joseph Terret, ancien président de l'Œuvre.

SOMMAIRE